

Christine Montalbetti

L'Évaporation de l'oncle

**CHRISTINE
MONTALBETTI**



P.O.L.

Pourquoi est-ce qu'on dit ça, évaporé, pourquoi est-ce qu'on parle d'évaporation, toujours est-il qu'il y en a pour prendre leurs cliques et leurs claques et disparaître avant le lever du jour, et ceux-là s'en vont reconstruire ailleurs une vie sous un nouveau nom, et sans doute aussi avec un passé imaginaire, une histoire inventée, si on le leur demande, pour brouiller les pistes. C'est cela qui est arrivé à l'oncle. Un matin, quand tout le monde dormait encore dans la maison, il a franchi silencieusement le seuil, et son corps s'est enfoncé dans la brume bleue de l'aube.

Christine Montalbetti

L'Évaporation de l'oncle

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

*Aux fugueurs, aux prodiges,
et à ceux qui sont restés dans la maison*

« Pourquoi suis-je parti
sans dire à ma femme
tout ce que je voulais ? »

Tajihi no Kasamaro

« Il y eut de la bruine et du mystère dès le début du voyage. Je me rendais compte que tout cela allait être une vaste épopée de brume. »

Jack Kerouac, *Sur la route*

« Faites vôtre ce texte, comme un principe que vous auriez fait surgir de votre propre pensée. »

Miyamoto Musashi,
« Rouleau de l'eau »,
Écrits sur les cinq éléments

Table

Prologue

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

RÉCIT DE LA THÉIÈRE

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Prologue

Il y avait toujours eu, dans la présence de l'oncle, dans la manière dont il se tenait dans la maison dont il y portait son corps d'oncle en visite, et surtout quand il se postait sur la galerie extérieure, mains dans les manches de son kimono, et le regard enfoui dans ce qui ne devait pas être exactement le jardin (les feuilles elliptiques du plaqueminier, les frondaisons plumeuses des bambous, le dessous tomenteux du feuillage d'un paulownia), mais des images intérieures qui se laissaient absorber par la végétation, ne sais quoi d'impénétrable, qui émanait de son mutisme, de la façon dont les traits de son visage alors composaient (une absence, aussi, dans l'œil), comme s'il remuait en lui-même de petites choses cachées, obscures, impossibles à communiquer, et qui ne cessaient de l'assaillir. Elles devaient l'asticoter, revenir malgré lui quand il les chassait, elles ricochaient et revenaient, têtues, sûres de leur fait. Et il continuait à les malaxer, comme ça, face au jardin, comme une chose qu'il fallait bien faire, qu'il avait pris l'habitude de faire, debout sous l'auvent, silencieux, naturellement installé dans ce labeur machinal, indéfiniment occupé à pétrir la pâte de ses secrets.

Aussi loin que la mémoire de Yasu peut remonter, c'était cette présence silencieuse, ce corps plus imposant, aux proportions plus considérables que celui des autres, de ceux qui circulaient quotidiennement dans la maison – la silhouette menue de Sumiko, la belle-mère, et celle du père aussi, bien plus frêle que l'oncle, plus osseux, moins haut de taille, et qui ne donnait pas cette même impression de contenir des pensées à la façon dont la corpulence de l'oncle paraissait les renfermer, en portant toujours avec soi la somme désordonnée, infatigable.

On ne savait jamais d'où l'oncle arrivait. Il tirait la cloison et s'annonçait ; il ôtait ses socques et entraînait avec son barda de voyageur, un barda qui avait dû en voir, du pays, et sur la toile duquel s'était déposé la poussière des chemins, toutes sortes de particules qui appartenaient aux espaces que l'oncle avait traversés et qui étaient venues s'y fixer au hasard des vents. Un barda qui aurait eu beaucoup à dire, s'il avait pu parler, et sur lequel chacun des membres de la famille posait un regard envieux, car il n'aurait pas fallu faudrait pas compter sur l'oncle pour vous décrire les régions qu'il avait parcourues ; et ils y fichaient un œil avide, comme si c'était là, dans les replis du tissu, que se logeaient les réponses aux questions qu'ils se posaient au sujet de l'oncle.

En ne laissant jamais rien filtrer de sa vie en dehors de la maison du frère, de cette plus grande partie de son temps qu'il passait hors de la maison et qui s'écoulait entre ses visites, en demeurant muet sur ce point comme sur la plupart des autres, l'oncle n'offrait pas beaucoup de matière pour imaginer son existence ; mais les spéculations, les hypothèses, cette rumeur qui commençait de bruire à l'intérieur de chacun, par ce même silence, bien sûr, il les alimentait.

Car c'était bien ce silence, cette manière très particulière qu'avait l'oncle de se taire – non pas un de ces tout petits silences qui sont la seule conséquence de la timidité, ces silences frêles, ténus, modestes, qu'on remarque à peine et qui ne cachent pas grand-chose d'autre qu'un tempérament introverti (ni un de ces silences hagards par où l'on cherche vainement en soi-même quelque chose qui mérite d'être dit, et où, ne trouvant rien, devant une telle vacuité on renonce, effaré par sa propre absence de contenu), mais un

silence plein, énorme, ostensible, un silence considérable, qui se mettait à occuper le premier plan – c'était bien ce silence qui lui donnait son épaisseur.

C'était un silence imposant, entier, comme si quelque chose bouillait dans ce corps, sur quoi on avait mis un couvercle, comme si le corps de l'oncle était, excusez-moi, mais comme une grande marmite hermétique, qui contenait quelque chose qu'on ne voyait pas, qui frémissait seulement derrière les parois de fonte.

Ce moment-là de l'arrivée de l'oncle, il semble à Yasu qu'il peut le reconstituer avec exactitude, la façon autoritaire dont l'oncle faisait glisser le papier de riz, le bruit avec lequel il laissait tomber ses socques, l'immersion de son corps robuste dans l'espace domestique. L'intensité pataude avec laquelle il occupait le volume des pièces, pendant les premières minutes, et ce prodige par où, très vite, ce volume semblait se conformer à sa présence.

Ces pièces qui quelques instants auparavant encore se refermaient autour des silhouettes fluettes familières du père, de Sumiko, et de Yasu, lesquels s'y déplaçaient avec la fluidité qui meut les occupants habituels (et n'étaient-ils pas alors comme trois petits poissons qui traçaient sans difficulté leur route dans l'eau de l'aquarium, confinés dans l'espace clos de la maison où ils évoluaient à leur aise, se propulsant calmement dans ce milieu qui était le leur), ces mêmes pièces paraissaient se soumettre à l'arrivée de l'étranger avec une complaisance étonnante. Non seulement elles acceptaient l'intrusion de ce corps massif et qui semblait obéir à d'autres règles motrices, mais il en modifiait quelque chose de l'atmosphère. L'oncle entraînait en interaction immédiate avec la maison au point de lui imposer son propre régime, si bien que les trois petits poissons qui furetaient au hasard, écervelés et gracieux, d'un coup se sentaient traversés d'un désarroi bizarre, comme si c'était eux dont les proportions ne convenaient plus tout à coup devenus à leurs propres yeux (aux yeux de Yasu enfant) des créatures chétives et incapables, gênées de leur propre maigreur.

Parce que c'était aussi ça, le tour de force de l'oncle. Cette façon de retourner sa légère inadaptation aux tout premiers moments, et de plier son entourage aux lois nouvelles que son arrivée installait. Des lois qui affectaient l'espace et les corps, et l'oncle s'imposait comme l'aune neuve au regard de laquelle chaque chose devait être mesurée, chaque vieille chose qu'on croyait parfaitement à sa place, et qui, à son contact, se révélait désuète, insuffisante, impropre.

L'arrivée de l'oncle jetait un doute sur la légitimité des corps menus des habitants de la maison, comme sur la maison elle-même, dont l'architecture, dans laquelle, aux premiers instants, il avait peine à trouver ses marques, ne semblait plus convenir, non pas lui, le mauvais corps pour ces pièces, mais elle, ces pièces, trop étroites, mal capables de le contenir. Ce doute circulait dans le clair-obscur de ces lieux confinés, étriqués, à l'égard desquels les occupants éprouvaient soudain de la gêne. Sumiko servait le thé avec empressement, comme pour chasser ce sentiment pénible, mais avec une hâte brouillonne qui le trahissait.

Le père, souvenons-nous : à son front se dessinaient aussitôt (comme, disons, sous le pinceau d'un calligraphe) quelques lignes ondulées qui avaient l'air de traduire ce déplaisir à considérer sa propre maison non plus avec la même indulgence dont il faisait preuve d'habitude, mais, hélas, dans un regard où toutes ses faiblesses se révélaient. Ce constat de propriétaire malheureux, ce malaise, cette peur de ne pas être à la hauteur, était-ce bien cela, la cause des rides du père, quand son frère apparaissait ?

Elles pouvaient aussi bien traduire une inquiétude rétrospective à l'idée de ses périples, des dangers qu'il avait sans doute encourus, de sa responsabilité à lui, une responsabilité confuse, familiale, fondée sur cette affection naturelle, instinctive, qui le reliait à lui.

Ou bien l'ennui superficiel que peut éprouver un tempérament paresseux devant l'imprévu d'une visite ?
~~Le père bougon et solitaire, et dérangé au moindre petit changement, fût-il heureux ?~~

À moins qu'il ne faille y voir une jalousie vague devant la menace floue que la présence du frère dans la maison laissait planer, son frère devant lequel il se sentait portion congrue, sédentaire et sans secret face à la force mystérieuse de l'autre. N'était-ce pas, oui, qu'il ruminait, à son contact, une vilaine petite jalousie toute noire, qui lui mangeait l'estomac ?

Tandis que l'oncle ôtait son kimono d'hiver, qu'il portait quelle que soit la saison, avec l'air très spécial de qui vient de loin, de qui a voyagé longtemps, a vu beaucoup de choses et en a fait un paquet compact qu'il garde à l'intérieur de soi, et comme il tendait ce kimono à Sumiko, qui disparaissait en l'emportant dans l'obscurité du fond de la maison au prétexte qu'il y avait à repriser (l'étoffe trouée par les ronces et l'usure et quoi d'autre que l'oncle avait rencontré sur son chemin), ce qui occupait l'esprit du père, était-ce cette folle prudence, crainte jalouse, dont le petit pilon de son cœur qui battait faisait poudre ?

Quand Sumiko servait ainsi le thé, de cette manière empressée mais discrète, les yeux baissés, qu'est-ce qui traversait l'oncle, qui s'agenouillait dans sa tenue de voyageur, n'était-ce qu'une pâle indifférence à l'égard de l'épouse du frère, dont il ne s'intéressait pas plus à l'existence qu'à celle, forçons à peine le trait, de la théière avec laquelle elle lui versait le thé hospitalier, de sorte que sa main, son poignet, son bras tout son corps à elle ne lui paraissait pas autre chose que le prolongement de cet ustensile de fonte ?

Ou bien est-ce que d'autres pensées commençaient de le gagner, au sujet de ces doigts refermés sur l'anse, de l'arrondi de ce bras et de l'épaule à laquelle il conduisait, de ces paupières chastes ?

L'oncle, en tout cas, arrivait, trempé de pluie, couvert de neige, souillé de la terre des chemins, et son arrivée faisait souffler dans la maison, en même temps que son corps massif, un vent de suppositions qu'il (zui, zui) sifflait à leurs oreilles et emportait tout avec lui, leurs certitudes régulières, l'équilibre du petit trio du mari, du fils et de la seconde épouse, la distribution stable de l'affection.

À peine était-il entré, les hypothèses se levaient comme un vent de plaine, qui bousculait tout, non seulement la relation confiante à l'épouse (une relation calme d'ordinaire, naturellement attentive), mais les autres relations aussi, la petite concurrence bien normale et correctement gérée entre le fils et le père, la tendresse réservée de Sumiko pour l'enfant (mélange de pitié pour l'orphelin et d'anticipation du jeune homme qu'il allait devenir et à l'égard duquel peut-être il serait bon de retenir ses gestes) et la manière enfin dont l'enfant vivait somme toute assez tranquillement l'inévitable émotion érotique qui l'étreignait parfois à la vue de la belle-mère (ah, le petit profit tiré de ses caresses). L'oncle faisait voler tout cela en éclats pour devenir le pivot autour duquel tout se redistribuait dans un désordre qui – pensait le père – ne faisait de bien à personne.

Ce devait être cela, la raison de ces trois rides sur le front du père, le père vrillé par la crainte d'une liaison de l'oncle avec Sumiko, le père défait par cette hypothèse ; et on l'entendait parfois la nuit arpenter le plancher de la salle d'un pas brusque qui en faisait trembler les lattes, des yeux fouillant l'obscurité en quête de quelles réponses, de quelles solutions.

Quant à l'oncle, qui s'en allait mener ses monologues diurnes sur la galerie extérieure, on sentait qu'il bataillait contre je ne sais quel mécontentement, quelle colère sourde, usant quelle petite idée qui l'éperonnait comme un bout de gravier entré dans le socle et s'enfonçant à chaque pression dans la chair. De quelle nature était ce désagrément, qui pouvait puiser sa source dans quelque affaire menée ailleurs et qui lui paraissait prendre une mauvaise tournure, ce n'était pas à exclure, mais qui, aussi bien, relevait de l'économie de la maisonnée : une déception devant l'hostilité (à ses yeux inexplicable) du frère ou au contraire une sorte de mauvaise conscience qui naissait de son attirance pour Sumiko. Ou bien

était-ce agacement devant sa résistance, si elle en était encore à résister, ressentiment devant sa dérobades, quand il l'attrapait par le bras et que, tortillant sotttement son corps d'épouse, elle parvenait se dégager de l'étau de sa main et s'enfuyait à petits pas pressés dans la profondeur de la maison – propulsée par le devoir, ou peut-être dégoûtée, l'hypothèse germait désagréablement dans l'esprit de l'oncle, par ce corps, allez savoir, trop lourd pour le sien qui était si fluide et si barricadé ? À moins que Sumiko n'ait cédé déjà, et que ce soit plutôt un léger remords qui taraudait l'oncle, ou, pire, une sorte de condescendance haineuse qu'il aurait commencé d'en concevoir pour le père, qui se laissait voler son épouse dans sa propre maison. Car le père semblait s'engluer dans ce rôle, traînant d'une pièce à l'autre son insuffisance de mari et de frère, errant le regard vide et comme atrophié, comme anesthésié par la situation qu'on lui imposait, qu'il subissait, passif et ignorant de si elle était réelle ou le fruit de ses fantasmagories, charriant derrière lui la traîne bruyante de ses doutes, qui tintaient aux oreilles de tous comme à la queue d'un chat une chaîne de petits objets métalliques que des enfants auraient malignement attachée.

Pourquoi est-ce qu'on disait ça, évaporé, pourquoi est-ce qu'on parlait d'évaporation, toujours est-il qu'il y en avait pour prendre leurs cliques et leurs claques et disparaître avant l'aube, et ceux-là se seraient allés reconstruire ailleurs une vie sous un nouveau nom, et sans doute aussi avec un passé imaginaire, une histoire empruntée, quand on le leur demandait, pour brouiller les pistes, un récit qu'ils avaient dû inventer en chemin pendant leur fuite et qu'ils ressavaient, désormais, quand on leur posait la question d'où venez-vous, et c'était une région ignorée d'eux dont ils décrivaient bravement les paysages (s'inspirant peut-être d'estampes qu'ils avaient vues), et le nombre de frères et de sœurs de la même manière, un chiffre fantaisiste, qu'il fallait mémoriser pour s'assurer qu'on dirait toujours le même, et les souvenirs d'enfance, fomentés de toutes pièces, et aussi, quand on buvait le saké à quelques-uns, ces vieilles liaisons sans rapport avec les véritables, dont on feignait de faire la confidence.

C'était cela qui était arrivé à l'oncle. Un matin, avant le lever du jour, l'oncle, le même qu'on voyait volontiers posté sur la galerie extérieure où il mâchonnait ses pensées, le regard parfois rivé au sol comme s'il en comptait les lattes, une à une, calculant et recalculant, marchant de long en large, vérifiant scrupuleusement la somme à laquelle il parvenait, et puis s'emmêlant, recommençant, imaginait l'enfant et en vérité achoppant sur quelle petite idée qui ne se laissait pas faire, qui résistait, ou d'autres fois immobile, souverain, préoccupé de la même manière, ce même oncle, un matin, quand tout le monde dormait encore dans la maison, sans avoir prévenu de son départ, avait franchi silencieusement le seuil – et son corps s'était enfoncé dans la brume bleue de l'aube.

Ça commence par une pluie fine, insidieuse, constante, le type même de pluie dont on ne croit pas utile de s'inquiéter, et qui pourtant, l'air de rien, fait son travail, obstinée, patiente, et à la fin, si on n'y a pas pris garde, vous a trempé aussi bien qu'une autre.

Et puis cette pluie timide des débuts (presque suave, presque agréable, qui vous imprègne les paysages avec ses petits moyens tout doux) se met à grossir, redouble, gagne en intensité.

Elle qui se déposait délicatement et sans bruit sur le vêtement, à la surface des feuilles qu'elle lustrait à peine, à même la terre qui l'absorbait aussitôt, voilà qu'elle occupe pleinement l'espace, qu'elle emplit l'air, le hachurant d'une manière presque visible, sans compter tous les sons qu'elle produit, dont la gamme varie, de la percussion franche à la simple chiquenaude, selon les supports contre lesquels elle répercute.

Il faut dire que le vent s'est mis de la partie. Il prend tout le paysage dans son mouvement, il l'ébranle comme s'il voulait le sortir de sa léthargie, comme s'il le molestait à cette fin-là de l'extirper de sa torpeur. Et c'est tout, ainsi, qui s'anime, tout ce qui quelques minutes auparavant dressait son existence placide et stable, les troncs calmes et immobiles, qui avaient offert jusque-là l'image de leur verticalité immuable, tout ce qui semblait voué à l'apathie, tout cela est soudain pris de hoquets. Quelque chose, dans le vent dans son souffle, de furieux, d'emporté, qui s'en va vous secouer les arbres, agiter contre le ciel gris leurs branches affolées, tandis qu'au sol les herbes s'entremêlent en des torsions inextricables, et les brindilles, regardez, se mettent à bondir, les copeaux de bois tressautent, et les aiguilles tombées des pins – tout ce qu'il y a de microscopique et de léger et qui se voit comme ça déplacé des centaines de mètres plus loin.

La pluie redoublée, dans un mouvement concurrent, les plaque contre terre, la pluie qui piétine les rabaisse, englue.

Une pluie, désormais, qui pilonne le sol bruyamment, qui laisse partout des mares, creuse des rigoles, vous ravine tout, partout où elle le peut emportant la glèbe avec elle, une pluie de celles qui défont les paysages, affouillent, ravagent, qui dévalent en force, mettent à sac, des pluies qui y vont franchement souveraines et sans concession. Cette pluie-là devient comme une masse indéfinie et mouvante qui s'étend dans la profondeur de la vallée.

Bientôt si forte, cette pluie, si drue, qu'elle brouille le paysage, rend invisibles les espèces des arbres, qu'elle fouette, et que, par temps clair, vous auriez identifiés comme des cryptomères au feuillage bleuâtre et aux aiguilles falciformes (leur écorce se détache en lanières), et des plaqueminiers peut-être, regorgeant de grosses baies globuleuses dont la peau orangée, couverte d'une fine pellicule cireuse, d'habitude scintille là où la lumière gicle. À cette heure, on devine à peine quelques ormes proches, et l'allure des chênes aussi (on le dirait à leur forme massive). Et des pins et sapins en veux-tu en voilà, qui se dressent au coude à coude pour former le tissu forestier, dans lequel un sentier inscrit sa déchirure.

Sur ce sentier, tenez, c'est bien notre Yasu qui avance, le pas pressé et tout recroquevillé sur lui-même, de cette façon dont, vous savez, sous la pluie on se tasse, le dos rond, c'est ça, et le cou engoncé.

C'est un fait que marcher sous la pluie entraîne généralement cette posture courbée. On se rétracte (les muscles profonds de votre dos travaillent un peu différemment alors, les voilà en course externe, to

bonnement), autant, à ce que je m'imagine, pour opposer à l'adversité la résistance d'un corps un peu plus dur, un peu plus ferme que dans sa présentation ordinaire, que comme s'il s'agissait d'offrir le moins de surface possible à l'intempérie.

Tel un boxeur dans les cordes qui se contracte pour recevoir les coups, le visage qu'on présente n'est plus dans un plan parallèle au paysage (bien de face et l'œil fixant l'horizon), mais en oblique (et la prunelle alors rivée au mélange opaque et gluant de la gadoue), on se concentre sur cette défense désuète et inutile. Mais nos capacités rétractiles demeurent, il faut bien en convenir, fort modestes, et en comparaison de l'effort de contraction musculaire, qui peut vous laisser à force courbatu et meurtri, le gain paraît ténu. Y a-t-il sérieusement, je vous le demande, des zones qu'on aura protégées ? On dit peut-être la base du cou, sans s'engager ; le creux d'une ride d'expression, qu'on aura refermée dans sa grimace ; c'est à peine, à la fin, je pense, si l'on aura garanti de l'eau un dix millionième de sa personne. Malgré vos précautions, la pluie vient vous chercher, elle sait y faire, sous le vêtement, elle vous fouille le kimono, et vous pouvez toujours vous tenir tout groupé sur vous-même, tout crispé contre les javelots des gouttes, vous n'êtes bientôt plus que ce corps tremblant dans ce paquet mouillé et lourd que sont devenus sur votre peau vos habits.

Ce n'est pas autrement que notre voyageur marche, la tête baissée contre le crachin tenace, d'abord puis contre la pluie vive, et qui frappe tout sans distinction. Dans cette position rapetassée qu'on adopte instinctivement sous l'ondée, la nuque courbée, comme on supporte une situation contre laquelle on ne peut pas grand-chose et qui ne ressemble en rien à ce dont on avait rêvé quand on avait décidé de quitter la maison des montagnes pour partir à la recherche de l'oncle, les traits ramassés, le visage resserré comme rassemblé autour de cette idée unique.

Le sol a commencé de prendre la consistance d'une colle, crémeux, chacun des pas de Yasu est alourdi par la boue, empêtré par la poix que c'est devenu. La pluie gifle les frondaisons, et ses vêtements détrempés, pesants, forment autour de lui une gangue molle et embarrassante.

L'oncle parfois emmenait l'enfant en promenade, était-ce parce qu'il trouvait un bénéfice à sa petite compagnie ou bien ne lui accordait-il qu'une attention modérée, l'emmenant comme on emmène n'importe quel enfant qui traîne dans ses jambes et dont le lien familial qu'il entretient avec vous vous autorise à lui proposer de vous accompagner pour le désennuyer hors du foyer où son désœuvrement agace. Sans doute le faisait-il moins pour lui, cet enfant qui trotte à son côté, avec ses pensées qui n'avaient rien à voir avec les siennes, que pour obliger ses hôtes, pour le petit soulagement qu'ils en tiraient, et qui les dédommageait un peu de l'effort de le recevoir. Au près de la grande foulée de l'oncle qui ne ralentissait pas pour lui, et dont les socques laissaient dans le sol des entailles profondes, l'enfant distribuait ses empreintes fragiles et nombreuses, qui se succédaient comme une colonne d'insectes dirigeant l'un derrière l'autre vers un même endroit. Et l'oncle continuait de mener ses monologues à hauteur d'homme, tandis que l'enfant égrenait ses idées hachées à un mètre dix du sol, en même temps complètement distrait de la situation (mille images s'en venaient encombrer son esprit, fusaient en lui qui réinterprétait sa promenade en termes de dragons à dompter et de samouraïs à guetter) et concentré sur les jambes de l'oncle, dont il lui fallait suivre le rythme (haletant, à son échelle) de la marche.

Yasu avance en paysages spongieux, bien trop à découvert, bien trop exposé aux pilums de la pluie, prend la décision de s'enfoncer dans les sous-bois.

Les frondaisons y forment une voûte très imparfaite, fuyant de toutes parts, mais leur tamis atténue la violence des précipitations contre son corps, à la façon de la grille évaporante d'un brise-jet.

À hauteur d'homme, les arbres sont si rapprochés, leurs branches si entremêlées, qu'on a l'impression qu'ils se liguent contre le voyageur, qu'ils unissent leurs forces pour entraver sa marche, pour rendre sa progression plus difficile. Ils semblent liés, en une association farouche, par une même volonté de gêner, d'encombrer, d'obstruer, un même désir de se transformer ensemble en un grand filet dans les mailles duquel attraper l'intrus. Et non seulement ces branches qui s'enchevêtrent, acérées, et qui (un instant d'inattention et hop) auraient vite fait de vous crever un œil, mais les racines aussi surgissent de profondeurs pour former le temps d'une excroissance des butées propices au croche-pied.

Yasu soulève une à une les barrières des branchages qui s'opposent à son avancée, le pied tâtonne, s'efforce d'éviter les lacets des racines noueuses qui affleurent ici ou là. Le pied achoppe, trébuche, reprend. Les eaux ruisselantes creusent dans la terre des sillons, excavent, emportent le sol des pentes. Le pied savonne, dévisse, se repositionne. On est vraiment une petite personne en milieu hostile et qui ne concentre plus que sur le fait de marcher. On passe en lisière d'une clairière, dont les salves d'eau canonisent l'herbe déchiquetée et emplissent l'air d'un liquide gris qui couvre tout d'un voile. On poursuit. On se penche, on esquive, on se déporte, on se relève un peu, les reins souffrent, l'œil s'épuise et on éprouve un grand soulagement quand un peu plus loin, en plein bois, on avise une maison inespérée, à l'abandon, où l'on va pouvoir se réfugier.

On départage les derniers rameaux qui entravent sa route, on se fraie un chemin, il faut encore passer entre des branchettes qui pendouillent aux arbres, les griffures du bois et de la pluie. On y arrive, on est. On va pour faire coulisser la cloison de l'entrée, qui résiste. Le mécanisme est enrayé par les herbes qui ont réussi à s'introduire jusque dans la rainure. On force, on s'arc-boute (on ne va pas rester comme ça sous la pluie), dans le mouvement on décapite les brins d'herbe qui s'étaient glissés là, pas trop proprement, non, on les arrache comme ça vient, un petit carnage. Encore un effort, voilà, on ouvre la cloison sur trente centimètres, de quoi se ménager un passage : et c'est là qu'on voit les bambous.

Les chaumes immenses ont envahi les pièces, poussant partout dans l'intérieur de la maison et colonnades folles. Leurs cannes fines et puissantes, à certains endroits, déchirent les plafonds, continuant de grandir vers le ciel, laissent entrer la pluie, qui coule tout le long et tombe au sol en flaques larges et sombres.

Les bambous, je ne sais pas si vous avez idée de la vigueur dont c'est doté.

Il y a dans la pousse du bambou quelque chose de fougueux, d'obstiné, d'enthousiaste, et, ne nous le cachons pas, d'absolument invasif. Leurs rhizomes sympodiaux (ou monopodiaux selon les cas) courent sous terre et, floup, là où ils décident de poindre, ils sont capables de croître d'un mètre en vingt-quatre heures.

Quasi en temps réel et à l'œil nu, on peut les voir soulever une dalle de béton qui dodelinait dans un jardin, ancienne et branlante mais qui faisait son office. D'un coup le bambou cespiteux, dont les rhizomes se préparaient en douce sous le dallage, repère la faille, se glisse dans l'interstice et déploie une force suffisante pour vous la lever. Je le dis d'expérience, car c'est une aventure qui m'est arrivée lorsque j'étais en Angleterre que de voir, par la fenêtre à guillotine de la pièce dans laquelle j'écrivais, cette dalle fissurée de la courette se soulever heure après heure pour laisser place, dans cet espace essentiellement minéral (sauf pour le cerisier central, massif, qui y poussait en oblique – je ne compte pour rien le bac de terre construit dans le creux du muret de briques qui nous séparait du jardin voisin et dont les vestiges de plantes académiques mais depuis longtemps négligées se mélangeaient aux graminacées avec une petite mine tout aussi chiffonnée et sauvage), à ces cannes de bambous dont l'espèce (c'est ce que m'avait confié le plombier, qui portait ce nom à consonance dure et triomphale – m'avait-il semblé à l'époque – de Jacq

King, et que j'avais pris à témoin du prodige en sortant fumer une cigarette avec lui dans la cour) f
importée du temps de la reine Victoria, et depuis sourd dans les sous-sols des jardins anglais – mais
referme cette brève page de mon histoire personnelle.

Les bambous grandis dans cette maison abandonnée ont dû profiter de ce que la paille des tatan
(qui devaient gésir dans les pièces sans plus de fonction, délaissés, offerts aux hasards) fournit, paraît-
un excellent engrais.

Leurs chaumes ligneux, fistuleux, s'y élèvent en un alignement serré, et le réseau dense de leur
colonnettes laisse peu de place à notre voyageur, qui se faufile malaisément avant de trouver un coin o
s'accroupir.

Au travers des déchirures du papier de riz de la cloison, on voit la pluie d'été continuer de tomber su
le paysage, les ratures grises qu'elle fait contre le fond des arbres de plus en plus indistincts, de plus e
plus assombris.

Parfois, au gré des courants d'air, l'eau entre par rasades, obliques ou latérales.

Recroquevillé dans l'angle, gêné par les cannes de bambou contre lesquelles ses genoux butent,
regard allant et venant de ces fragments du dehors aux nœuds des chaumes annelés qu'il comp
machinalement dans la pénombre, Yasu attend que la pluie cesse, et les pensées qui lui viennent ne son
plus très articulées, non, ce sont des pensées qui naissent de l'obscurité humide et de l'inconfort de so
corps replié sur lui-même, des petites pensées informes, apparaissant sans ordre, et le plus souve
inachevées. Des petites pensées lestées par l'hébétude, qui sévanouissent à peine elles ont éclos dans
décor sombre et ravagé qui lui sert provisoirement d'abri. Il écoute seulement la pluie décroître, instal
dans le temps que ça met.

Quand Yasu avait quitté sa maison des montagnes pour partir à la recherche de l'oncle – c'était un jour de mai –, les cerisiers étaient en pleine efflorescence et leurs pétales, arrachés par la brise, voletaient gracieux, légers, opalins. C'étaient des centaines de confettis rose dragée qui s'élevaient jusqu'au-dessus des cimes et tournoyaient sans hâte, harmonieux et lents, qui se laissaient porter par les petites masses venteuses, prenaient le temps de surfer doucement sur leurs courants, avant de sécher au sol qu'ils finissaient par couvrir d'un tapis encore mité par le vert aigu de l'herbe.

Les adieux avaient donc eu lieu sous une pluie de pétales, sur le seuil l'accolade toujours insatisfaisante des départs, les gestes maladroits par où c'est tout à coup comme si on ne savait plus rien du corps de l'autre, qu'on a pourtant si souvent tenu contre soi.

Ce corps, dont on connaît le volume exact, et la mesure de l'écartement de ses propres bras autour de lui, pourquoi est-ce soudain comme si on avait perdu la mémoire de ses proportions, le savoir de comment les gestes s'enchaînent, doivent s'enchaîner pour à la fin le maintenir harmonieusement serré contre le sien. On devient incapable de l'amener doucement à soi, on l'agrippe, on n'enlace plus ses reins comme si son bras devait nécessairement se loger là dans leur creux (n'est-ce pas la sensation qui vous envahissait d'habitude, celle de cette familiarité parfaite de l'avant-bras qui épousait le creux lombaire qui s'y ajustait comme s'il en venait, comme morceau de continent disjoint et qui retrouverait ses marques), mais bien comme si on était devenus deux corps incompatibles et qui ne parviennent plus à s'imbriquer. Deux corps tout raides, qui se heurtent plutôt qu'ils ne s'accolent, comme si on ne s'était jamais tenus, comme si on ignorait tout de comment se tenir, de comment tenir quelqu'un sur un seuil tout au bord de ce gouffre de temps solitaire et vacant au bord de quoi l'un et l'autre on est planté démunis devant son énormité, dépassés par l'ampleur de l'épreuve.

D'un coup, c'est tout le savoir de comment faire avec le corps aimé, tout ce savoir qui s'absente.

Dans cette ignorance cinglante, dans le bouleversement de cette ignorance, on essaye quand même, on veut faire le tour de la taille de l'autre avec son bras, mais son bras ne s'arrondit plus comme il faut, il est mécanique, rigide, anguleux. Il blesse quand il ramène vers soi. Un bras affolé et inapte, qui fait les choses sans grâce, et c'est tout ce qu'on voit, cet affolement et cette inaptitude, tandis que vous fourrez la tête dans le creux du cou de l'autre pour vous aveugler dans l'obscurité douce et odorante de ce réceptacle, fermant les yeux sur le paysage qui érige impitoyablement ses chaînes de montagnes, lesquelles s'apprêtent à intercaler leurs murailles successives entre vos deux corps éperdus qui, dans leur désarrangement pataud, essaient de se river encore une fois l'un à l'autre.

Les pétales continuaient d'effectuer leurs volutes, soyeux et délicats, soulevés par les masses d'air inapparentes, tournoyant toujours avec la même douceur.

Leur suspension mobile faisait autour d'eux comme une neige factice, des particules sèches et qu'on lâche dans l'atmosphère, donnaient le sentiment de flocons, comme ces paillettes minuscules enfermées sous le globe de plastique transparent des boules de neige et qu'on agite pour les regarder tomber sur la petite scène qui y est représentée, monument public ou personnages pris sous le mouvement vaporeux d'un

cette fiction d'hiver, dont la fragile joliesse absorbe un instant notre rêverie.

Yasu avait passé la main sur la ceinture du kimono de Yunko, comme pour la remettre en place, ou pour chasser un pli, comme si, au milieu de tout ce paysage de montagnes, avec la perspective de tous ces monts sans elle, le plus important devenait le correct ajustement de l'étoffe, la présentation parfaite de son vêtement.

La ceinture (*obi*), et puis une mèche de cheveux aussi, peut-être, sur la joue de Yunko, une mèche qui se serait échappée de sa coiffure et s'en irait faire sa vie toute seule, flottant, d'abord, et puis revenant flageller doucement son visage, prise alors au piège du maquillage, engluée là-dedans, s'agitant à peine pour essayer d'en sortir comme un insecte qui tout en gigotant s'enferme d'avantage, n'ayant pas les moyens de se tirer d'affaire tout seul. De cette mèche, Yasu avait regardé la fugue, puis la capture, et quand il s'était efforcé de la décoller, il l'avait pincée soigneusement entre ses doigts pour la replacer en arrière dans la coiffure, dont elle ne cessait de s'extirper de nouveau, ondulant au-dessus du front de Yunko presque à la verticale, comme un fanion, quelque chose qui est au vent, pour signifier quoi, de fluide, de libre, d'insolent, et de domestique pourtant.

Yasu s'absorbait dans cette mèche de cheveux de Yunko, précieuse et reconnaissable, qui offrait sa petite diversion à la sorte d'affolement qui lui vrillait le corps, et qui se nourrissait des incertitudes du voyage, de l'imagination confuse des géographies, et des dangers qui les scandent ; l'effacement devant le temps à inventer l'un sans l'autre, et l'hébétude devant les incertitudes du dénouement, devant la perspective instable des retrouvailles, que rien jamais ne peut garantir.

Et la mèche de cheveux indocile continuait de serpenter contre le ciel bleu troué de nuages replis joliment boursoufflés, dont le blanc vif éclatait dans l'air pur ; elle paraissait vouloir s'enfuir, s'arracher à la scène, pour ne pas voir ça, leurs deux corps debout, déchirés par le départ. Contre ces nuages pulpeux à la blancheur poignante, elle semblait chercher une échappée.

L'étoffe de leurs kimonos aussi se mettait de la partie, fouettant les corps qui se tenaient droits dans l'adversité du vent et encaissaient les gifles du tissu, avec tout ce qui passait entre eux de peurs et de souvenirs. Dans ce moment condensé du départ, où ils remettaient tout en jeu, depuis la première rencontre, et tout ce qui avait suivi (le lien, les réticences, les revirements, leur attachement en dépit de tout, l'intensité de leur attachement, le bruissement de leurs chaussettes sur les parquets, les petits pas de Yunko retenus par le long kimono serré, ses gestes gracieux dans le clair-obscur des pièces, à quoi d'autre pensez-vous, les étreintes à la sauvagerie contrôlée, nourries toujours du sentiment qu'ils se portaient l'un à l'autre), et tout ce qui, désormais, allait en faire trembler la toile, les longues marches dans la solitude des paysages, pour Yasu, et pour Yunko les heures esseulées dans la maison, le temps distendu et terrible de l'attente.

C'était tout cela que cette mèche de cheveux semblait vouloir fuir, et, le pire de tout, l'inquiétude nécessaire, inévitable, vorace, délétère, à laquelle son ondoisement affolé faisait écho. Elle prenait son autonomie, elle n'avait pas eu la placidité de rester à sa place, stoïque, comme on l'attendait d'elle, mais elle s'était détachée de la coiffure et tournoyait, comme égarée, avec de grands mouvements vains et pleins d'excès. Elle se tordait contre le ciel, contre la blancheur bouleversante des nuages aux formes pleines contre le bleu intense, elle se contorsionnait, serpentine, convulsive, prise de spasmes, la mèche de cheveux éperdue de Yunko, qui s'agitait, frénétique, incapable de prendre sur elle, authentique et désorientée.

Et de même le tissu qui battait contre leurs chevilles, leurs mollets, le claquement du tissu, la palpitation, dans le matin frais, ce tremblement textile, comme si ce n'était pas le souffle du vent qui

soulevait l'étoffe, mais l'émoi, le trouble, la fébrilité qui était la leur, et qui se répercutait à tout ce qui les enveloppait et qui tressaillait ainsi contre leur peau.

Les yeux baissés de Yasu n'apercevaient plus que le bas du kimono de Yunko qui tremblait contre sa cheville, tandis que les pétales de cerisiers menaient toujours leur ballet léger autour de leur étreinte, qu'il n'y avait plus que cela, le tourbillon des pétales, ce frémissement au-dehors comme au-dedans, la vibration de l'étoffe, les frissons du kimono, les tressautements de la mèche de cheveux, le remous des corolles déchiquetées qui voguaient dans un grand désordre, la palpitation généralisée, toute cette pulsation affolée dans le matin bruissant.

Il faut dire aussi qu'il y avait tous ces récits que l'on faisait. L'espace d'abord vous sépare, et puis les années s'accumulent parce quelque chose vous retient que vous n'avez pas fini d'accomplir, votre mission que vous n'avez pas achevée, ou une maladie peut-être, qui non seulement diffère votre retour (il n'est pas question que vous entrepreniez le trajet dans cet état), mais vous rend débiteur d'un étranger qui prend soin de vous et auquel vous devez témoigner des marques de reconnaissance. Ou bien c'est une guerre, qui dévaste la région d'où vous venez. Cette guerre d'abord vous empêche de vous y rendre ; et puis, une fois qu'elle s'est achevée, c'est le désarroi qui vous paralyse, car votre femme se tient-elle encore dans la maison où vous l'avez laissée, ou bien la maison est-elle devenue une ruine, vos arbres aussi terre, ou consumés dans les flammes, et votre femme enfuie, disparue dans quelle forêt. Ou bien votre maison debout encore mais habitée désormais par un spectre, le spectre de l'épouse, en tout point semblable, mais immatériel, inapte à la jouissance, impossible à toucher, et ce spectre, si vous retournez chez vous, va vous embobiner, abuser de votre confiance, vous prendre dans ses rets. Vous serez persuadé que c'est là votre épouse, quand il ne s'agira que d'une ombre, et vous savez tous les coups bas et les pensées sournoises et maléfiques dont sont capables les spectres à l'égard de ceux qui sont encore de chair et qu'il ne leur est plus possible d'êtreindre. Vous savez que le manque de cette étreinte-là leur est si cruel qu'ils sont prêts à tout pour vous leurrer. Alors vous restez absent bien plus longtemps qu'il n'est besoin, bien plus longtemps qu'il ne faudrait, et votre épouse, bien vivante, vieillit à cette distance effarante, elle se transforme en ce pauvre corps amaigri et souffrant que vous aurez peine à reconnaître, vous bravez enfin la peur du retour et reprenez le chemin de votre maison.

Dans le fouillis des tissus et les mouvements malhabiles par où on avait la sensation de ne plus savoir s'y prendre pour se toucher, on se laissait forcément traverser par l'imagination du retour inquiet et tardif, par l'hypothèse des guerres qui pourraient se dérouler en ces contrées, et l'idée du chemin hagar de Yasu, au retour, à se représenter la dévastation, avec au bout les terres brûlées, la maison qui aura résisté, peut-être, et (ce serait le soir) la faible lumière qui percerait au travers de la cloison, qu'on apercevrait de loin, avec la question de savoir qui se tenait à l'intérieur, des inconnus qui avaient pris possession de la maison, ou sa femme, enfin, merveilleusement sauvée, ou encore ce fameux spectre de l'épouse, qui, l'ayant vu débouler depuis la lisière des arbres, était en train de préparer pour lui sa petite mise en scène, prêt à tous les mensonges pour le retenir un peu.

On avait tergiversé par peur de se confronter au saccage, à la vision de la maison détruite, au deuil épouvantable et obscur ; et puis un jour on aurait tout de même pris sur soi de revenir. On aurait arpenté les paysages dans l'autre sens, en se dévêtant un peu plus à chaque pas de toutes les aventures qu'on avait vécues (guerrières, sentimentales, amicales) pour se faire neuf et nu devant l'épouse, en se demandant ce qu'on allait trouver derrière la cloison lorsque, enfin arrivé devant le décor familial et sans changement notable, on la ferait coulisser et que, ayant laissé ses socques boueux au-dehors, on pénétrerait inquiet dans le clair-obscur de la maison.

La femme, anxieuse de qui tirait la cloison sans s'annoncer, la femme s'avancerait dans la pénombre de la maison, et cet inconnu qui pénétrerait dans la pièce avec son barda de voyageur et son vêtement fatigué, comprendrait-elle tout de suite que c'est le mari, parti presque vingt ans plus tôt ? Et lui, voyant s'avancer cette femme amaigrie, indécise, presque voûtée, penserait-il d'abord à une parente, une tante venue rendre visite, avant de s'apercevoir que c'était l'épouse, sur laquelle le temps avait passé ? Que le temps avait remodelée comme il l'avait voulu, usant de ses pouvoirs, puisqu'il n'avait pas cessé de cohabiter avec elle, le temps qui s'était emparé de la maison et de l'épouse, et les aurait transformées à sa guise, puisqu'on lui avait laissé toute la place ?

Le temps autoritaire et possessif, qui aurait pris ses aises ici, et qui se dresserait entre eux, comme s'il lui demandait de partir, comme s'il le renvoyait, l'époux trop longtemps absent, toi, retourne d'où tu viens, le temps considérable, énorme, qui le regarderait de haut comme s'il l'avait remplacé auprès de l'épouse devenu le maître de la maison, compagnon désormais légitime, défendant son territoire. Yasu, vacillant, incertain, hésitant à se soumettre, à reprendre son balluchon et à repartir, ne sachant comment chasser l'importun, vivant cette minute terrible où derrière le visage de la parente, de celle qu'il avait cru d'abord être la parente, apparaîtrait lentement la mémoire du visage de l'épouse, qui viendrait en investir les traits à la façon d'une métamorphose. Et cette épouse sanglotante, comment lui demander pardon, pardon de l'avoir laissée dans les griffes de l'autre, qui ne s'était pas gêné pour lui labourer le visage, pardon, et il se laisserait tomber pour lui embrasser les pieds, pour lui entourer les chevilles à travers l'étoffe du kimono où il fourrerait son visage pour ne plus rien voir du tout.

Pourquoi y a-t-il dans cette scène de départ sur un seuil quelque chose qui me renvoie aux petites épouses de 1914, à cette scène, qu'inlassablement je me racontais enfant (comme aussi celle du résistant que je trouvais blessé dans la forêt et que je cachais dans une cabane où je venais lui apporter des vivres), des adieux sur le perron, de la barrière, du chemin qui serpentait jusqu'à la porte devant laquelle le couple s'embrassait une dernière fois, et qu'avaient-elles alors dans la tête, les petites épouses de 1914 pour laisser l'homme dont elles aimaient le corps partir à la boucherie, ce corps qu'elles avaient léché et dont elles acceptaient qu'il franchisse la barrière du jardin et pour aller s'exposer à l'horreur (et n'était-ce pas, excusez-moi, mais baiser de Judas, quand ce baiser-là livrait le corps aimé à la boue des tranchées), tous ces départs au front, dont la pensée pour moi s'alimentait au portrait peint de mon grand-père enfant, chaque fois que je passais devant son regard orphelin de son père mort dans les tranchées, et je ravivait curieusement à cette photo de mon père en chemise et casquette jaunes, qui m'avaient l'air d'un uniforme (il se tenait devant une piscine gonflable dans laquelle je barbotais), et que j'associais (à cause de sa tenue étrange soldat jaune) au fait qu'il faisait son service militaire pendant ma naissance, venait en permission et (j'imagine) aussitôt reparti ? Le moment terrible où l'épouse laisse partir l'apprenti héros, la jolie femme l'homme qui s'en va faire son casse, dans les téléfilms, et qu'elle embrasse affolée devant la porte de l'appartement, la femme de tête qui ne retient pas le cow-boy qui part tenter son geste héroïque dans les westerns, tout ce qu'il y a chez ces femmes en même temps de généreux et de criminel, ce qu'il y a à chaque fois, dans ces moments, d'intolérable, et que chaque moment où l'on raccompagne un homme à sa porte vient étrangement rejouer, comme on l'abandonne à tous les dangers du dehors – chaque moment où l'on reconduit l'aimé sur le seuil, avec au-delà le fracas trouble du monde.

Dans les yeux baissés de Yunko, est-ce que ce n'était pas aussi cela qui se jouait, est-ce que son regard ne contenait pas tous les yeux baissés de toutes ces femmes qui avaient accepté ces départs souvent mortifères ?

Alors, dans la suspension mobile des pétales, qui, dans ce jour de printemps limpide, se laissaient aller

à la joie simple de voleter sans dessein, juste pour éprouver la caresse de l'air, eux dont la soie au moussait à vos socques en ce tapis rose pâle, comme on s'apprêtait chacun à intercaler entre soi et le corps aimé les géographies considérables, la succession de forêts et de vallées, les paysages ardu des montagnes ce corps même, qu'on ne savait plus comment entourer de ses bras avec l'aisance qu'on avait témoigné jusque-là, ce corps-là qui avait déjà commencé à vous échapper, tout raidi dans la pensée de la séparation imminente, comme s'il se préparait à porter son poids tout seul, on l'avait détaché doucement de soi, on avait desserré son étreinte malhabile. Yasu avait posé ses mains sur les épaules de Yunko, les bras tendus laissant l'air circuler entre eux, le vent, l'image du seuil, il l'avait tenue un peu à distance de lui en la contemplant (il avait dégluti, la petite contraction au moment d'avaler la salive, le cartilage thyroïde était monté puis redescendu dans le larynx, douloureusement, comme si les deux lames qui le compose étaient vraiment des lames qui le blessaient dans le mouvement de coulisser dans l'isthme de son gosier). Et puis ses mains avaient glissé lentement sur les bras de Yunko, comme si elles abandonnaient la partie comme si elles se retiraient, impuissantes, inaptes à rien retenir. Il avait reculé un peu, comme ça, en regardant toujours, le corps et le visage de l'épouse, et il avait tourné les talons pour entamer les premiers pas d'une si longue série de pas dans les paysages.

Je ne sais pas si vous vous êtes déjà retrouvé le soir dans une auberge après une longue journée de marche, avec beaucoup de journées de marche derrière vous, et d'autres encore qui vous attendent, un nombre indéfinissable, tandis que ceux qui vous sont proches (je parle de votre femme, de votre ami d'enfance) habitent à des centaines de kilomètres de là, et que tout autour ce ne sont que montagnes plongées dans l'obscurité, ravins, conifères hérissés, herbes froissées par le vent nocturne.

Tandis que la nuit au-dehors poursuit sa grande opération de négation des volumes et des formes, annulant les paysages sous sa couche mate et unie, la fatigue accumulée s'empare de votre dos, engourdit vos bras, broie vos pieds, concasse vos articulations lorsque vous vous agenouillez pour prendre votre repas du soir, l'œil vague, votre pensée moulinant deux trois idées hagardes et floues qui se dissipent dans le fumet du bol brûlant que vous portez à vos lèvres.

À la tombée du jour, quand Yasu n'est pas obligé de s'allonger au petit bonheur dans une cavité montagnarde ou sous un cèdre dont les branches noires dessinent, contre le ciel marine, la teinte insuffisante d'un toit, il se rend dans une de ces auberges qui scandent les routes, postées en des coins généralement seyants du paysage, visibles d'assez loin, de sorte que, dès qu'on en aperçoit une, on se la fixe naturellement pour but, ne songeant plus à rien d'autre qu'au tatami qui vous y incombera (et à la soupe de haricots rouges, vous avez raison de me le faire remarquer, qu'on commencera par y avaler).

L'averse d'été s'est achevée sur la maison aux bambous et Yasu, après avoir repris la route, a gagné cette auberge où nous le retrouvons maintenant agenouillé dans la salle commune, avec pour seule compagnie un voyageur replet qui, de trois quarts dos, avale sa soupe avec des bruits de succion et de déglutition qui emplissent la pièce silencieuse.

Sa technique est imparable : il ménage tout en buvant des conduits d'air (c'est le phénomène sonore que vous entendez) par d'habiles torsions de la langue conjuguées à des effets d'aspiration, le tout ayant pour effet de rendre possible l'absorption immédiate du breuvage brûlant.

L'aubergiste apporte son bol à Yasu (finalement, un bouillon de tofu et de plantes germées), qui en respire les effluves dont les volutes humides et chaudes lui fouettent lascivement le visage et laissent sur sa peau une pellicule moite et consolatrice.

Cette fumée semble distiller à son intention une parole débonnaire, suave et moelleuse, douillettement réconfortante, qui passe sur sa figure usée par la route et les vents son baume tiède et mouillé. Mais n'est-ce pas une parole trompeuse, si l'on y songe ? La fumée qui se tortille, enchanteresse, qui use de ses charmes et dansote devant lui en lui adressant ce propos lénifiant et fourbe (elle qui lui dit : Regarde toute cette nourriture, tu ne vas pas manquer, qui lui dessine la perspective des gorgées à suivre, dans un mouvement caressant), de la part encore disponible de cette soupe n'est-elle pas, en vérité, l'émanation en fuite, la soupe partant purement et simplement en vapeurs, devant lui, benêt, qui n'y voit goutte ? Les particules odorantes qui décampent du bol anesthésient l'homme de leur parfum plein de promesses, elles endorment sa vigilance sous leur ouate tiède (ce discours béni-oui-oui dont elles l'enveloppent), au moment même où (c'est moche) elles ne font pas autre chose que se dissiper, s'échappant du récipient pour se déliter dans l'air, insaisissables et délétères.

À sa face la soupe prend la poudre d'escampette, ni vu ni connu se fait la malle, sous cette texture vaporeuse, éthérée, par où, se métamorphosant perfidement en son état gazeux, elle s'envole, parce que c'est bien ça, cette fumée, c'est la soupe qui met les bouts, le délitement alimentaire, l'évaporation du mets, qui paraît tenir solidement au fond du bol, mais qui se joue de vous, sournois, prêt à tout pour éviter votre estomac, préférant dilapider son existence dans l'air plutôt que de se voir prisonnier de votre corps, attaqué par vos sucs gastriques ; et rusée, libre et grandiose, la soupe continue de sauver d'elle-même ce qu'elle peut sauver, quittant le bol à tire-d'aile pour voler vers l'inconnu.

Mais voici que trois nouveaux voyageurs font leur entrée.

Quel sale temps, *Iya na tenki desu*, grogne le premier en tirant la cloison. Tandis qu'il ôte ses socques maculés de boue, un deuxième le suit et corrobore : *Chô samui* (il fait un froid de canard). Un troisième larron fait irruption, qui confirme l'impression générale : *Chô yana tenki* (il fait un temps pourri).

Ils s'agenouillent à la table et ce sont maintenant cinq voyageurs assis dans la salle de l'auberge, cinq corps dispersés dans la pièce, solitaires et pensifs, les épaules tassées sous le poids de leur journée de marche comme sous celui de leur histoire particulière. Muets, les yeux rivés dans le vide sur quelque point fixe qui contient pour chacun la totalité de son existence, qui est, oui, comme une pastille concentrée, dans laquelle tiendraient tous les épisodes de sa vie.

Tandis qu'au-dehors la montagne dominante déploie ses parois froncées comme un papier de crêpe où sont piqués des sapins altiers, l'auberge est comme un dernier îlot de résistance, un oasis de lumière douce, où se délasser un peu.

L'aubergiste apporte les plats, et pourquoi y a-t-il, dans ses gestes, quelque chose de familier, qui vous alerte et vous ramène loin en arrière, quelque chose dans la manière dont il se déplace, ou dont il manipule les objets, et qui n'est pas si soignée qu'on l'attendrait d'un aubergiste, ce rapport inhabituellement rude aux faïences, à la fragile terre cuite des bols, et cette absence aussi dans le regard au moment de s'adresser à vous ; cette façon de ne pas être entièrement à la situation, ce décalage obstiné d'avec sa fonction, comme un refus de se soumettre, cette résistance qu'il semble opposer à tout hasard, comme si toutes les relations impliquaient nécessairement une part de conflit, qu'il ne s'agirait pas de celer, mais au contraire d'exhiber pour préserver sa singularité ; cette petite colère sourde et inexplicable qui semble loger en lui, cette mauvaise grâce, regardez, qui n'est pas répulsive pour autant, mais attirante en vérité, est-ce que tout cela ne vous rappelle pas l'oncle ?

Ne nous emballons pas.

Quand on s'évapore, il est bien trop risqué de se faire aubergiste. Il y a cent à parier contre un qu'on finira par recevoir, parmi tous les voyageurs qui se présenteront sur votre seuil, un homme qui vous reconnaîtra et fera s'effondrer en un instant toutes vos années de fuite, votre courageuse cavale, votre effort pour vous métamorphoser. Non, c'est d'un œil tranquille, je crois, qu'il faut considérer cette silhouette qui vaque dans la pièce, son visage dans lequel il est vain, j'en mettrais ma main au feu, de traquer des traits communs avec celui de l'oncle, de chercher à faire réapparaître, au travers des vapeurs floues de sa mémoire comme des changements que les années ont dû inscrire sur sa figure (ce travail de refonte des visages auquel imparablement s'attelle le temps), une ressemblance. D'un œil posé, terne et poli, allons, comme notre esprit part en flèche, comme on est prompt à vouloir tout résoudre, quand on entend le réel bruit de secrets qu'il n'est pas si aisé de percer.

Au vrai, vous n'avez pas tort de vous poser la question, on pourrait se demander comment Yasu s'

prendra pour reconnaître l'oncle.

~~Le socle fragile de ses souvenirs d'enfant, l'office des années, qui nous sculptent autrement, et la volonté de l'oncle lui-même de se transformer de telle manière qu'on ne puisse plus l'identifier, tout cela constitue une somme d'obstacles qu'il ne sera pas aisé de franchir.~~

Yasu pourtant compte sur une reconnaissance immédiate, je ne sais quoi dans le regard, dans l'effroi sidérant des pupilles qui se croisent, qui s'entrechoqueront pour produire cette évidence fulgurante. C'est un corps qui émane d'un corps et qui ferait qu'on se sentirait aussitôt en terrain connu. Ce corps de l'oncle est composé en partie des mêmes gènes, sa peau familiale, devant quoi il ne pourrait éprouver qu'un sentiment brusque, la remontée de son affection de neveu, intuitive et brutale. Comme s'il n'était tout simplement pas possible qu'il passe à côté de l'oncle sans s'en apercevoir.

Nous verrons bien.

Pour l'heure, nos trois voyageurs, qui étaient d'abord restés silencieux, chacun le nez dans son gruau, font glisser la nourriture chaude dans l'intérieur de son corps (l'amidon qui vous tapisse l'œsophage puis tombe lourdement dans l'estomac qu'il emplit agréablement, conférant une sensation de plénitude instantanée), toutes leurs pensées convergeant vers cette sensation qui répare des fatigues de la marche et vous leste d'une façon plaisante, régressive et ancienne, se mettent à parler.

Au début, ils prennent la parole l'un après l'autre, comme si chacun avait arraché son ticket à un distributeur posté dans l'entrée et attendait que ce soit son tour. Yoshifumi (je vous les présente par ordre d'arrivée), Rokuemon, voilà, et Fumitoki. Puis, peu à peu, c'est dans un plus grand désordre, au petit bonheur, comme ça vient, dans l'impulsion.

Leur société animée, volubile, s'efforce de combattre la solitude immense des paysages qui s'étendent autour, noirs, profonds, gigantesques, et au milieu desquels l'auberge ceinte par ses fragiles cloisons de papier vous a un air de radeau précaire flottant à la bougie au milieu d'un océan tout sombre.

Il est difficile, dans les conversations collectives, de rendre à chacun la part qui lui revient, tant il est vrai qu'une idée, lancée par l'un, se transforme dans la bouche d'un autre, et ainsi de suite, si bien qu'on n'est plus très sûr de son origine, qu'on ne sait plus qui, le premier, a commencé de la formuler ; et elle subit tant de métamorphoses qu'à la fin elle n'a plus beaucoup de rapport avec ce qu'elle avait pu être au début.

Chacun y va de son coup de patte, et avec quelle fermeté parfois, quelle autorité, tandis que d'autres se contentent de la titiller, du bout des coussinets, comme ça, la ballottant, juste pour voir, exactement comme un chat d'appartement le corps agonisant d'un mulot qu'il sait déjà qu'il ne mangera pas, qu'il agace pour se désennuyer, dans le creux de ses heures exsangues, et avec au cœur, on le sent bien, l'envie grandissante de retourner dormir dans son panier pour noyer dans son sommeil cet état vaguement dépressif qui est le sien – et dont sa propre cruauté ne suffit pas à le distraire.

Enfin on dirait, voyez, un morceau de pâte à modeler qu'ils se passent de main en main, et que chacun modifie, ici, à l'aide d'un méplat, là, d'une courbe nouvelle, ailleurs, d'une saillie, si bien que de l'un à l'autre il ne cesse de changer d'allure.

Une pâte molle, oui, que chacun reconfigure à sa guise sous les lumières chétives, tandis qu'au-dehors ce n'est plus qu'une nuit de montagnes, de ravins et de pins affreusement retournés par des bourrasques anciennes, qui les ont figés dans leur pose terrible.

La parole s'échauffe, elle enfle entre eux comme une hydre.

C'est souvent ça, les soirées dans les auberges, dès qu'il y a un peu de monde, tous ces récits brassés

dans l'air humide, et la conversation qui progressivement devient comme une seule créature, informelle, mouvante, malmenée par les participants, qui se la lancent ou se l'arrachent ; et elle hoquette parmi eux comme un monstre protéiforme et passif qu'on envoie valser, grand corps inerte, ballotté entre les convives, baguenaudé de l'un à l'autre, qui n'ont d'autre but que ce geste même de le lancer, de le réceptionner, de le lancer encore.

Parfois, alors même que depuis un moment la parole éperdue a suivi son chemin sautillant des uns aux autres, rebondissant à l'aveuglette, donnant le sentiment d'une spirale croissante que plus rien n'arrêtera, le silence d'un coup tombe sur l'assemblée, comme une météorite qui assommerait les convives, qu'on voit alors groggy, gisant sans mouvement, plongés en des mondes invisibles. Et dans ce silence, on sent la pression des montagnes, la nuit qui enserre les cloisons, le paysage impraticable, qui enchaîne ses pics et ses abîmes sous la bâche mate de son ciel noir.

Et puis de nouveau la bête s'éveille.

Cela commence par de petits énoncés sporadiques, comme jetés au hasard, dont on ne sait pas s'ils vont prendre. Et puis ça prend, ça finit toujours par prendre, les phrases ricochent de plus en plus vite, s'épaississent jusqu'à devenir ensemble cette seule et même créature rassemblée sous le nom de conversation et dont le corps ne cesse d'enfler, une baudruche, on dirait, un ballon de baudruche, dans lequel chacun souffle, que chacun, expulsant entre ses lèvres une phrase supplémentaire, contribue à gonfler.

C'est une cérémonie étrange, que Yasu, le plus souvent, contemple plus qu'il n'y participe, et dans laquelle on assiste à la création collective de ce corps unique et qui peu à peu semble prendre vie, comme si d'en modeler à eux tous la statue ils finissaient par en faire un être vivant, bientôt maltraité, jeté au milieu de leur mêlée, cahoté dans cette foire d'empoigne. Et quand, à force, essouffée, exsangue, elle s'épuise, chacun l'un après l'autre se lève, abandonnant sur place son corps rétréci et qui finit, les derniers convives partis, par se déliter complètement dans l'air de la nuit.

Mais pour l'heure, pas du tout abandonnée, non.

À mesure que les effets du saké se font sentir, il se passe, je ne sais si je dois vous le dire, une chose étrange dans le corps de Fumitoki. Ses mains, jusque-là discrètes, réservées, se mettent à se mouvoir, travaillent librement, engageant avec elles les bras, les épaules, tout comme si ce n'était plus la même personne qui actionnait ce corps, mais une autre, beaucoup plus extravertie, emportée et excessive que la première, qui s'était montrée mesurée, calme et économe de ses gestes. Et de même, comme pour conforter cette impression, quelque chose dans sa voix se transforme. Des accents plus rauques, un timbre un peu différent, comme si un autre se mettait à parler à travers lui.

Le bruit court (explique à mi-voix Yoshifumi à l'aubergiste, qui revient avec une nouvelle fiole de saké estampillée de ces fleurs champêtres bleues que tout le monde connaît) que Fumitoki a eu deux vies successivement. La première, à travailler dans les rizières, les reins toujours courbés, le cône du chapeau de paille lui mangeant le visage, le corps plié sur les plants, les mains occupées au repiquage, et les pensées, on ne savait pas, absorbées par quels objets, tournées vers quelles aspirations secrètes, qui auraient pu dire les pensées qu'il avait alors. Ceux qui l'ont connu à cette époque se souviennent d'un homme rogue, qui s'exprimait par onomatopées, et qui, alors même qu'il effectuait scrupuleusement les tâches qui lui revenaient, semblait, par son attitude, et cette sorte de force trouble qui émanait de lui, opposer à tout un refus fondamental. Ce ton rogue, c'est une chose dont ils vous parleront, si vous les interrogez là-dessus (Kintsune, Akizumi, ses compagnons d'alors). Et une seconde vie, l'actuelle, dans une cahute, méditer devant le dessin des paysages, et à tirer de leur contemplation quelques haïkus. Tous les trois

mois, il arpente une centaine de kilomètres pour se rendre à une réunion de poètes qui convergent d'alentours et où chacun récite ce que les jours solitaires lui ont apporté de mots bien agencés et justes pour dire les sensations qui l'ont traversé. Cette auberge est pour lui une étape vers le chemin de cette réunion.

Or voici ce qui semble se produire dans le corps de Fumitoki à mesure que la proportion d'alcool de son sang s'intensifie dans son sang : sa première vie, au lieu de demeurer tout entière dans le passé, de céder tranquillement la place à la suivante, comme il se doit, et en vertu des lois normales de la chronologie, cette première vie en somme reprend du terrain. Loin de se tenir coite, ensevelie sous les strates de temps intermédiaires qui auraient dû la recouvrir, elle réaffleure, sous la forme d'une intonation, plus rauque qui rappelle cette manière qu'il avait autrefois, dans les rizières, de canonner quelques mots contre le vent, quand il fallait vraiment parler. Ou bien dans le geste, une brusquerie, une façon un peu différente de porter son corps, comme si ce n'était plus la même personne que tout à l'heure qui en commandait les mouvements.

On dirait, je ne vois pas d'autre façon de formuler les choses, que l'homme d'aujourd'hui loge en lui-même même celui d'avant, qu'il veille à cloîtrer, auquel il interdit de sortir, mais qui parfois parvient à forcer l'ouverture et à se montrer, fugitivement, le temps qu'on lui réenfonce la tête dans la grande caverne du corps qui le contient.

Et Yasu regarde le visage de l'homme rogue qui passe sur la version affable et polie de Fumitoki, qui envahit brutalement ses traits avant de disparaître à la seconde, puis de réessayer, quelques minutes plus tard, d'envahir la face sage dont il voudrait détruire l'ordonnance pour recommencer d'exister au vu de tous.

Parfois, les nuages qui couvraient la lune se déplacent, et on la devine pleine alors derrière la cloison qu'elle perce comme le rond d'une lampe torche. Puis de nouveau ils la calfeutrent.

Yasu se laisse entourer par les ondes des voix de Fumitoki, Rokuemon et Yoshifumi. Elles effectuent leurs trajets croisés dans la pièce, et bientôt il se trouve pris au piège du filet qu'elles y tissent : elles l'enveloppent, le fagotent, le ficellent, tressent un filet autour de lui : il se sent poisson, carpe saisie dans sa maille. Peu à peu le voici ligoté par leurs phrases, et si par hasard il avait voulu continuer à chercher (son regard déambulant sur les cloisons) quelque idée personnelle triste et douce de celles qu'on peut bien tricoter dans sa solitude de voyageur éloigné de tout, cette pensée, la pauvrete, bravache et pathétique, aurait vite été absorbée par l'ampleur démonstrative de ces voix.

Mais en vérité il trouve quelque chose de plaisant à leur expansivité bruyante. Cette manière excessive qu'ils ont d'être présents, dans leurs voix trop fortes et leurs gestes trop grands, est comme un hymne à l'heure du dîner. Leur enthousiasme paraît presque enviable à Yasu, dont on voit bien qu'un tel engouement est hors de sa portée.

Ce rapport franc, entier, au repas, ils vont bientôt chercher à l'y associer.

sample content of L'Évaporation de l'oncle

- [read online The New Case for Gold book](#)
- [read How to Freeze Fresh Food at Home here](#)
- [read online Compiler Design: Syntactic and Semantic Analysis](#)
- [Cosmopolitan \(January 2014\) online](#)

- <http://paulczajak.com/?library/Veuf.pdf>
- <http://xn--d1aboelcb1f.xn--p1ai/lib/Security-Power-Tools--1st-Edition-.pdf>
- <http://schroff.de/books/Encyclopedia-of-Stem-Cell-Research.pdf>
- <http://fortune-touko.com/library/Cosmopolitan--January-2014-.pdf>